

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS: ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; six mois, 22 fr.; un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; six mois, 27 fr.; un an, 54 fr.; — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 25 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes — On traite à forfait —

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas-Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et FILS, 26, Chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Bruxelles

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 13, 7 18, 8 15, 9 43, 11 46, m., 12 23, 1 58, 3 39, 5 13, 6 42, 7 28, 8 28, 9 32, 11 08 s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 33, 7 18, 8 45, 10 18, 11 23, m., 1 20, 2 45, 5 10, 5 38, 7 18, 8 23, 10 36, 11 28 Lille à Roubaix, 5 15, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 2 22, 4 47, 5 20, 6 55, 8 00, 10 13, 11 15 Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 05, 7 10, 8 05, 9 40, 11 13, 12 15, 1 50, 3 31, 5 05, 6 07, 7 30, 8 18, 9 18, 11 00 Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 02, 9 05 DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 27, 7 36 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 00 soir

ROUBAIX, 27 DÉCEMBRE 1874.

BULLETIN DU JOUR

Venant aussitôt après la distinction accordée par le Czar au maréchal de Mac-Mahon, la nomination du comte Orloff, ambassadeur de Russie en France, au grade de Grand-croix de la Légion d'Honneur, en même temps qu'elle est une réponse courtoise du maréchal, témoigne des relations cordiales qui existent entre notre gouvernement et le cabinet de Saint-Pétersbourg.

Ces relations, qui deviendront tout à fait intimes et efficaces le jour où la monarchie serait rétablie en France, ne peuvent que contribuer au maintien de la paix.

Les journaux allemands se montrent d'ailleurs beaucoup moins belliqueux que par le passé. C'est ce que la *Correspondance du Sud* de Copenhague constate en ces termes:

Dans son numéro du 12 décembre, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* a pris occasion d'un passage emprunté par le *Dagblad* à une correspondance berlinoise de la *Gazette de France*, où il était dit qu'une guerre entre l'Allemagne et la France est un événement à peu près certain pour le printemps prochain. — en a pris occasion, disons-nous, pour prétendre que la presse danoise fait l'écho des voix hostiles à l'Allemagne, qui répandent des bruits et des soupçons sans fondement. A ce propos, le *Dagblad* déclare qu'il a emprunté le passage au journal à la *Gazette nationale* de Berlin, et il ajoute: « Ainsi, la presse allemande a contribué elle-même à répandre un bruit qui paraît désagréable au gouvernement allemand. »

Le *Dagblad* dit plus loin qu'un reste il ne croit pas à la guerre au printemps, « parce que les puissances qui veulent la paix sont trop fortes, » et il termine par ces réflexions pleines de sens:

« Si l'on remarque une certaine agitation continue dans l'opinion publique en Europe, une appréhension de guerre prochaine, la faute n'en est pas, comme le prétend la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, à qui l'on attribue, à tort ou à raison, des sentiments hostiles à l'Allemagne. La presse allemande y contribue pour une large part, et souvent elle compromet son gouvernement. On en trouve un exemple dans l'attitude de la presse allemande dans la question espagnole. Quant le gouvernement allemand tenait toute idée d'intervention en Espagne, cela contribuait partout à rassurer les esprits, car une telle intervention aurait pu compromettre la paix de l'Europe. Mais au moment même de cette déclaration plusieurs journaux, et en particulier le *Nord*, faisaient ressortir que les bruits d'une intervention allemande en Espagne n'étaient répandus et ne trouvaient créance que grâce à l'attitude de la presse allemande. »

Il est certain que la presse allemande, à raison de la situation puissante de l'empire, peut exercer une grande influence sur l'opinion publique en Europe. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* n'a donc rien de surprenant à surveiller le langage de la presse dans l'intérieur de l'Allemagne.

La *Patrie* assure que la communication du Saint-Père au maréchal de Mac-Mahon touchant le rappel de l'Orléanisme, communication dont on a nié dernièrement l'existence, est authentique et figu-

ra parmi les documents du *Livre Jaune*. Le même journal dit que cette publication contiendra tous les documents diplomatiques relatifs au congrès postal international de Berne.

Le *Messageur franco-américain* nous rappelle que depuis longtemps le commerce français demande avec insistance que le gouvernement de la république renoue des relations avec le Mexique. Les négociants exportateurs qui envoient leurs marchandises dans ce pays ne se sentent pas protégés d'une façon suffisante et leurs craintes nuisent à l'extension de leurs opérations. A deux ou trois reprises, des tentatives ont été faites par le gouvernement français pour donner satisfaction à leurs vœux, mais, chaque fois, ces efforts ont été paralysés par de simples questions d'étiquette. En attendant, l'Allemagne est à la veille de conclure un traité de commerce avec le Mexique, et il est à craindre qu'elle ne parvienne à faire prochainement sur ce marché une sérieuse concurrence au commerce français.

Une assertion de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

M. Ricard reprochait fort vivement, il y a deux jours, à M. le baron de Bourgoing, d'avoir dit dans une lettre adressée aux électeurs de la Nièvre, que « le maréchal de Mac-Mahon avait accepté les termes de sa profession de foi. »

M. Ricard blâmait cette manœuvre indigne, suivant lui, et s'élevait avec la plus grande vigueur contre les candidatures officielles.

Un de ses collègues l'interrompt en lui criant que M. Thiers en avait fait bien d'autres, notamment dans le département du Nord, où M. Barthélemy Saint-Hilaire avait, au nom de l'ex-président, recommandé M. Testelin.

— C'est faux! répartit à trois reprises différentes le secrétaire infatigable de l'illustre vieillard.

— Je vous donne le plus formel démenti en mon nom et aux noms de mes collègues qui m'entourent, riposta de sa place M. Jules Brame, le vaillant député du département du Nord.

M. Barthélemy Saint-Hilaire, tout interdit, jugea prudent cette fois de garder le silence.

On pensait néanmoins qu'à la séance suivante, M. Barthélemy Saint-Hilaire monterait à la tribune et renouvelerait ses affirmations de la veille.

Il n'en a rien été. M. Saint-Hilaire, d'un naturel fort prudent, se doutait bien que son adversaire était armé de toutes pièces, et que s'il revenait sur l'incident, M. Brame lui mettrait sans hésitation sous les yeux la lettre qu'il a écrite.

Il nous semble que le démenti si formel de M. Saint-Hilaire mérite d'être relevé, car on ne saurait se laisser de montrer la bonne foi de M. Thiers et de ses amis.

— Je n'ai rien écrit, je l'affirme, a dit M. Saint-Hilaire.

— Vous avez écrit, a répondu M. Jules Brame.

Qui a raison? M. Jules Brame apparemment, car voici la lettre même publiée à profusion dans le département du Nord, affichée sur papier blanc dans toutes les communes, lettre que M. Saint-Hilaire aurait juré n'avoir point adressée à M. Testelin:

VOUVOIR EXÉCUTIF Versailles, 29 juin 1871.

Présidence du Conseil des ministres

Mou cher ancien collègue, J'apprends avec la plus grande surprise, et je puis dire avec indignation, qu'on interprète de la manière la plus calomnieuse votre voyage à Paris et vos rapports avec Descloux. Loin d'être partisan de la Commune, vous vous êtes efforcé de ramener Descloux de son criminel aveuglement en faisant appel à d'anciennes relations.

Ce sont vos ennemis et ceux de M. Thiers qui font courir ces bruits infâmes. Vous pouvez leur rappeler avec quelle affection et quelle estime M. Thiers vous a reçu et quel assentiment il a donné à vos démarches par deux fois.

Pour ma part, je repousse ces odieuses accusations; je suis témoin que vous n'avez jamais parlé de conciliation avec la trop coupable Commune, et que vous avez taché de la désorganiser en lui enlevant un de ses chefs les plus redoutables.

Je me hâte de vous écrire ces lignes, mon cher et ancien collègue, ne sachant pas si vous voudrez en faire usage, mais sachant bien qu'elles vous sont dues pour votre loyauté et votre patriotisme.

Votre dévoué, BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

La voilà donc la lettre que M. Saint-Hilaire a déclaré n'avoir jamais écrite, viendra-t-il nous dire qu'elle est fautive tout aussi bien que la trop fameuse circulaire Girard?

Ea ce cas, pourquoi ne pas l'avoir démentie plutôt, pourquoi avoir permis à M. Testelin de s'en servir, pourquoi n'avoir point protesté contre les imputations de M. Talon, rapporteur de l'élection du Nord, qui disait à la tribune:

Quelle qu'ait été l'intention de l'auteur de cette lettre, la majorité du bureau regrette qu'elle ait pu, dans ses termes, prêter à l'équivoque, et qu'elle ait été imprudemment écrite sur un papier portant, en marge, l'estampille du cabinet du chef du pouvoir exécutif, ce qui a donné lieu à de graves abus.

La lettre, en effet, fut immédiatement répandue dans les journaux du Nord, publiée en affiches, et par une manœuvre qu'on ne saurait trop sévèrement qualifier, elle fut présentée aux électeurs avec le caractère du patronage gouvernemental, sous cet intitulé: « Pouvoir exécutif, présidence du conseil des ministres. »

Ainsi transformée, la lettre de l'honorable M. Barthélemy Saint-Hilaire revêtait l'apparence de la recommandation officielle dans sa traditionnelle expression.

On le voit, M. Barthélemy Saint-Hilaire serait aujourd'hui mal venu à nier; nous avons la pièce. M. Challemel-Lacour lui-même ne saurait nous démentir.

La seule excuse que pourrait invoquer M. Saint-Hilaire, c'est le nombre

considérable de lettres qu'il a écrites, c'est le nombre de candidatures officielles qu'il a soutenues: Outre celle de M. Testelin, il y a encore celle de M. Derognaucourt, dans le Nord, de MM. de Jouvenel, de Pourtalès, Hèvre, Scherrer, Labéonny, ces cinq dernières dans Seine-et-Oise, et enfin celle de M. de Rémusat, restée légendaire, du reste.

Nous avons encore présente à la mémoire la protestation des députés radicaux de la Seine, dans laquelle ils blâmaient le gouvernement de l'appui donné à M. de Rémusat, et engageaient les électeurs à voter pour M. Barodet:

Nous avons, disaient-ils, appelé l'attention de M. Thiers sur la candidature de M. de Rémusat et nous l'avons engagé à ne pas la poser.

Le caractère officiel, et la signification non équivoque de cette candidature ne permettaient pas aux électeurs républicains de la Seine de l'adopter.

M. Barthélemy Saint-Hilaire ne peut, pour sa défense, que répéter une phrase qu'il a déjà fort souvent prononcée dans les mêmes circonstances: Je ne savais pas, dirait-il, qu'on ferait un semblable usage de mes lettres.

Soit, et c'est là la faute; l'art de gouverner est un peu l'art de prévoir, et c'est justement parce que M. Barthélemy Saint-Hilaire et ses amis n'ont jamais rien prévu qu'il n'ont jamais su gouverner.

DE CAGNY.

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, 26 décembre 1874.

Monsieur Jules Favre, dans la séance du 24, à Versailles, pris d'un beau zèle pour les lois constitutionnelles dont il réclamait la plus prompte mise à l'ordre du jour, a sommé l'Assemblée de cesser ses hésitations et d'en finir avec une situation précaire qui décourage le pays et affaiblit toutes ses ressources. M. Jules Favre a raison de demander un gouvernement définitif, mais il en faut un qui ne soit pas un remède pire que le mal. Républicains, bonapartistes, monarchistes sont d'accord pour en finir avec le provisoire et chacun croit avoir la meilleure solution. M. de Bismark a indiqué celle qui, au jugement de tous les hommes d'Etat de l'Europe, serait la plus profitable aux intérêts de la France. La République et l'empire ne feraient que changer le provisoire, livrer la France à de nouvelles révolutions et de nouvelles catastrophes. L'histoire, le bon sens, le vrai patriotisme, et on peut dire le suffrage universel des hommes d'Etat de l'Europe, imposent le rétablissement de la monarchie en France.

Un de nos confrères, M. Léonce de la Rallaye, qui a bien voulu quitter la rédaction de l'un des plus importants journaux de Paris pour consacrer son talent à la direction d'un journal de Province, le *Progress National*, de Troyes, vient de réfuter avec une grande force de logique, les prétendues impossibilités d'une restauration monarchique.

Il dit: « Comment donc ce qui était faisable en octobre 1873, serait-il devenu irréalisable en janvier 1875? La situation a-t-elle changé? a-t-on moins de motifs de répulsion contre la République et contre l'empire? Le langage des radicaux est-il plus rassurant? les

menées bonapartistes sont-elles moins actives? Notre situation à l'égard de l'étranger s'est-elle améliorée? avons-nous besoin d'alliance? La sécurité publique est-elle mieux garantie? L'industrie et le commerce sont-ils plus satisfaits? Bref, la société française est-elle plus solidement assise? »

« A toutes ces questions il est trop clair qu'on ne peut faire qu'une réponse négative. »

« Les éléments du problème restent les mêmes; la solution demeure identique. Cette vérité, d'une évidence en quelque sorte géométrique, domine toutes les difficultés de détails, toutes les arguties des sophistes. »

« J'ai me aussi à vous citer l'extrait suivant d'un remarquable article publié dans la *Gazette de Mimes*, par M. Gaston Salvat, devenu récemment le courageux et habile rédacteur en chef de ce journal royaliste. M. Gaston Salvat dit:

« Le comte de Chambord écrivait en 1866 à un de ses amis: l'année qui vient de finir n'a pas été heureuse pour l'Europe, et en particulier pour la France. Nous pouvons dire qu'il n'en a pas été de mieux, cette année-ci. Sans doute, il y a eu des trahisons, des faiblesses, j'allais dire des lâchetés; mais ces maux regrettables sont atténués par les espérances que le temps a pu donner à l'Europe, et en particulier à la France. Bismark est démasqué; Pie IX parle de sa délivrance prochaine et don Carlos ne compte déjà presque plus les victoires de son héros; petite année, Bismark baisse et don Carlos monte; c'est le colosse despotique qui met un premier pied dans la tombe, pendant que derrière les Pyrénées se lève, radieuse et pleine d'avenir, la royauté catholique et nationale. »

Le *Mémorial diplomatique* dans son numéro de ce jour, a eu la bonne idée de publier en supplément les curieuses pièces lues dans les débats du comte d'Arnim. C'est une collection précieuse à garder et à consulter.

Le conseil de la Banque de France vient de fixer à 125 fr. le dividende de ses actions pour le second semestre de cette année, ce qui porte à 272 fr. le dividende total de chaque action pour 1874.

Le manifeste de don Alphonse, fils de Dona Isabelle, à l'occasion de sa 47^e année, attribué à 22 ducs, 135 marquis, 88 comtes, 9 vicomtes et 9 barons espagnols a produit peu de sensation.

L'Europe, à qui des journaux intéressés ont répété souvent que la dynastie isabelliste avait laissé de grandes racines dans le pays, sera surprise de ne pas trouver parmi ces signataires des représentants du clergé, de la bourgeoisie, du commerce, des arts, de ces populations de la Galice, barreau de Pélagie et de l'Espagne catholique, enfin de ces provinces: Navarre, Biscaye, Catalogne, Aragon, Valence, etc., si dévoués de tous temps à la monarchie traditionnelle.

Et si l'Europe rapproche ces deux cent soixante nobles cachant leurs noms, de cent mille carlistes combattant à ciel ouvert depuis deux ans, elle reconnaîtra enfin ce que nous avons toujours dit:

Que les alphonsistes sont l'âme minoritaire, les carlistes l'immense majorité.

Les 22 ducs, 135 marquis, 88 comtes, 9 vicomtes et 9 barons consistent les bonnes études du prince et font des vœux pour que Dieu le replace sur le trône de sa mère.

En Espagne, où la noblesse est si nombreuse, ces 262 signataires représentent tout au plus un millième de cette classe éminemment royaliste. Puis, pourquoi ce titre absence de signatures? — Pourquoi ce titre d'Alfonse?... Celui de Majesté était de rigueur.

Comment donc ce qui était faisable en octobre 1873, serait-il devenu irréalisable en janvier 1875? La situation a-t-elle changé? a-t-on moins de motifs de répulsion contre la République et contre l'empire? Le langage des radicaux est-il plus rassurant? les

convive peu soucieux de linguistique. R. en de plus simple, au bout du compte, que l'histoire de ce jeune garçon, vendu secrètement par un maître dans l'embaras ou volé par des pillards qui l'auront livré à des aventuriers de la côte. Ceux-ci, avec une barque, seront venus en cachette à Ténérife le troquer contre de bonnes piastres d'Espagne. L'enfant se trouve bien ici et se laisse faire.

— C'est évident! — Au Maroc, pourtant, dit le sieur Heraldo, les esclaves ne sont pas malheureux.

— Possible! mais ils n'y sont pas gâtés comme nos esclaves de luxe. Aspasie, les médis des Solastron et autres approuveront-ils la proposition? c'est douteux. Toujours est-il que les conversations particulières étaient redevenues bruyantes.

Le café, les liqueurs, les cigares, succédaient au dessert. Les convives avaient quitté la table. D'un coup d'œil impérieux, Urbana venait de donner à Rita l'ordre de se retirer.

L'aimable enfant s'en alla silencieuse en se demandant ce qu'avait pu dire Victor en cet idiome que personne n'avait compris.

De son côté, Calisto pensait: — Il n'a pas osé parler en espagnol; mais je suis sûre, moi, qu'il a un secret, et je veux que, dès demain, dona Urbana le force à se trahir!... Alors je rirai à mon tour!

Jusqu'au dernier moment, Yoyo servit les convives: il donnait du feu pour les cigares, allait et venait, se contractant à sourire, excitant encore l'admiration ou même l'envie, mais ne provoquant plus la curiosité.

Avant de remonter à cheval ou en calèche, quelques invités lui glissèrent dans la main de légers pourboires. Il en fit un peu de joie:

— J'aurai donc de quoi affranchir ma lettre. Oh! cette nuit même je veux l'écrire!

Pour le coup, sa physionomie s'illumina de bonheur et il ne regretta plus de s'être conformé aux prudents avis de Rita.

IX. ESCAPADE NOCTURNE.

Le jour de la pleine lune avait été fort hospitalièrement choisi par don Ciprian Farniz: car les chemins qui conduisent à la Castellania sont généralement escarpés, raboteux et assez mal entretenus. — Précipices nombreux, passages difficiles, infranchissables pour des voitures: si la nuit n'eût été claire et superbe, comme elle fut pour la sécurité des Heraldos, des Solastron et du docteur Bostigo, qui, dès le lendemain, devait parler à tous ses amis de Teror-du-romarquable esclave de luxe exhibé par les Farniz devant leurs nombreux invités.

Feuilleton du Journal de Roubaix du 26 DÉCEMBRE 1874.

— 13 —

L'ESCLAVE

PAR G. DE LA LANDELLE. VIII. EXHIBITION. (Suite).

— Nez épâté, narines larges, lèvres épaissies, yeux et cheveux noirs, dit M. Sela-tron.

— Noirs, mais lisses et nullement laineux, répondit vivement Urbana.

— Ah! fit don Ciprian, j'ai bien regrette que les cheveux ne fussent pas blonds et que les yeux fussent aussi foncés: j'en aurais donné ce cas avec plaisir cent piastres de plus; mais on ne peut tout avoir.

— Contentez-vous, seigneur Farniz, d'avoir le plus blanc des esclaves de ce pays.

— Et depuis quand le possédez-vous? D. puis quatre ou cinq mois. Quand je l'ai acheté, il ne savait pas un mot d'espagnol; nous l'avons dégrossi avant d'avoir l'honneur de vous faire servir par lui, comme vous le voyez.

— Mais il s'en acquitte à merveille. — Nos sincères compliments à madame Farniz.

— Yoyo, demanda le docteur, de quel pays est-ce? d'où viens-tu? qui t'a vendu et revendu? Voyons, raconte-nous un peu ton histoire.

A ces questions, Urbana se reprocha de n'avoir pas songé à les faire. Calisto et Rita palpaient toutes deux.

Victor, moins intimidé qu'inquiet, ne répondait pas.

— Ne m'aurait-il pas compris? demanda le docteur.

— Yoyo, dit Urbana, vous avez compris parfaitement; mais il sent bien qu'un esclave ne doit pas se permettre d'élever la voix ici. Mon mari l'a acheté à Sainte-Croix de Ténérife, de marchands qui le tenaient de contrebandiers du Maroc.

— Provenance rare! — Dont on n'a guère d'exemple! — Les traitants en sont réduits à frauder, tant on met d'entraves à leur commerce!

— Que deviendront les colonies, avec toutes ces mesures déplorables? Le docteur insistait:

— Le peu de renseignements que vous nous donnez, madame, ne font qu'accroître notre curiosité à tous. Votre esclave est fort bien appris; il a raison de se taire; mais si Votre Grâce lui ordonnait de me répondre avec détails, il nous intéresserait tous, j'en suis certain.

— Assurément! dirent plusieurs autres convives.

Rita eut peur. Calisto dévorait du regard Victor, dont le cœur battait violemment. Allait-il saisir l'occasion ou la négliger?

La politesse castillane exigeait que le maître et la maîtresse de l'habitation se conformassent aux désirs de leurs invités. Ils faisaient parade assez imper-

nement de leur acquisition; par une juste réciprocité, on en usait avec une curiosité forte indiscrète.

— Parle, dit Urbana. Victor pâlit, et, faisant effort, s'avança prêt à protester; mais Calisto, trahissant son impatience, lui dit impérieusement à l'oreille: — Parle donc! enfant de rien! et Rita, que la mégère ne pouvait voir, leva sur lui un regard éloquent.

— C'est à mes maîtres qu'il appartient de répondre, balbutia-t-il en espagnol avec effort.

Et, prenant aussitôt la parole en français, il ajouta d'un ton résolu:

— Mais si quelqu'un ici entend mon langage, je serai trop heureux de lui dire toute la vérité.

Personne à la table des époux Farniz ne savait le français.

— Cette langue, fit le docteur, ne m'a pas l'air africain. Parle encore, Yoyo: je reconnaitrai peut-être quelque chose.

Calisto trépanait. Rita venait de sourire. Ce ne fut plus en français, mais en bas-breton, que Victor exprima sa pensée à haute voix:

— Assez d'imprudences! la méchante négresse désire trop qu'il m'arrive malheur, et la seule âme qui me prenne en pitié me conseille, me prie et m'ordonne de me taire. J'attendrai!

— Oh! oh! dit le docteur Bostigo, plus de doutes. Gutturales, aspirations et contractions; il parle sans contredit un dialecte du Maroc. — Grand bien lui fasse! s'écria un

(A suivre)